

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des
livres

Champigny
Librairie Champigny
4474, rue St-Denis
Montréal (Québec)
844-2587
du 21h
LE 1er
JOURS
Offrez-vous
20%
en cadeau
en plus

Montréal, samedi 10 février 1990

Naïm Kattan et la conquête de son destin

JEAN ROYER

Naïm Kattan redécouvre son destin à chaque livre.

Mais pour un écrivain, le destin individuel n'a de sens que s'il s'insère dans celui de l'humanité. Ainsi *La Fortune du passager*, son dernier roman paru chez Hurtubise HMH, raconte la quête et même la conquête de son destin par Ezra Aslan, voyageur de l'Orient et de l'Occident.

Ce personnage doit à Naïm Kattan quelques itinéraires, quelques atmosphères de villes du monde, quelques noms de rues mais, pour le reste, il ne s'agit pas d'un roman autobiographique comme l'était *Adieu, Babylone*, par exemple. *La Fortune du passager* se présente comme un roman d'aventures, une suite d'histoires où des fragments d'existence, un peu à la manière des *Mille et Une Nuits*, définissent un itinéraire, une identité, une vie.

Naïm Kattan nous donne, avec *La Fortune du passager*, un roman qui fourmille d'existence, à la rencontre de l'érotisme et du religieux, et qui nous incite, sur les pas de son personnage, à la poursuite de ce qu'on appelle encore le bonheur.

Né à Bagdad, Ezra Aslan est chassé d'Irak comme beaucoup de juifs. C'est pour lui l'occasion de partir à la recherche de sa fortune, que lui a volée un ami. Le voici à Genève, à Paris, à Londres, puis à Toronto, New York et Rio. Il est aussi en quête de l'amour et des cultures du monde. Il s'établira à Tel-Aviv, choisissant finalement ce destin de juif qui a vaincu l'errance.

Ce roman générique de Naïm Kattan traduit en fait la quête d'identité d'un homme qui veut enrichir son destin des cultures du monde. Comme Abraham, le premier « passager », il est parti de par le monde pour fonder son destin, faire soi-même sa fortune.

« Mon roman, dit Naïm Kattan, c'est vraiment une quête à travers l'espace de ce qu'est un in-

dividu, dans son rapport à des sociétés et à des cultures. C'est l'itinéraire d'une conscience jetée dans le monde, à l'extérieur de l'individu, et qui retourne à l'être, à la personne.

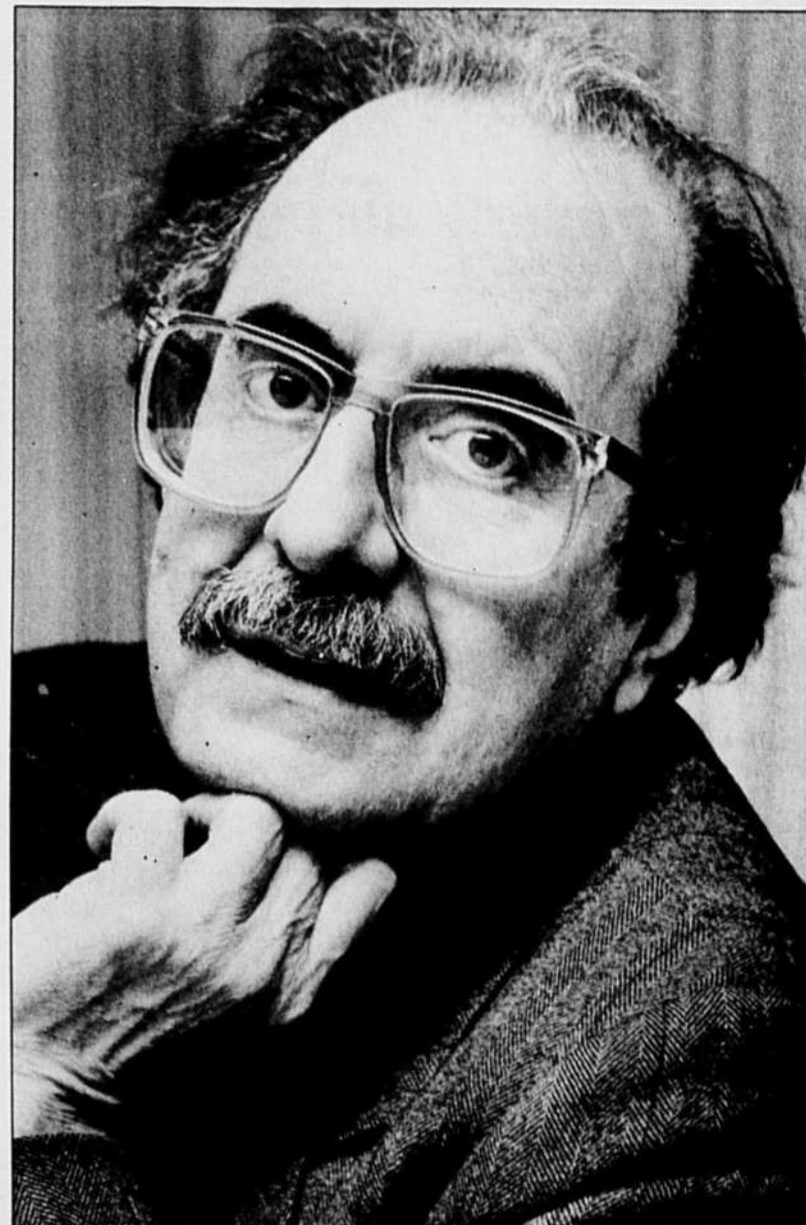
« Une fois qu'Ezra Aslan a fait le tour du monde, qu'il a ouvert l'espace, il arrive à un âge, presque 40 ans, où l'on ne peut plus chercher et où il faut passer à un choix d'action, à une option d'avenir. Alors il revient en Israël. Sa mère est morte. Il est l'orphelin mais aussi le successeur. Il se joint à la prière collective. Ses choix et ses refus l'on conduit à la maîtrise de son destin. Il a aussi découvert, à travers toutes ses rencontres et les amours qui n'ont pas abouti, que l'amour réel ne se fonde pas seulement sur le désir mais aussi sur un choix. »

Cette réconciliation de l'espace et du temps, du passé et de l'avenir, tisse tous les livres de Naïm Kattan, que peut résumer le titre de son essai *La Mémoire et la Promesse*. La mémoire, c'est ce qui ne doit pas disparaître. La promesse, c'est le monde. C'est-à-dire que toute collectivité

vit de sa mémoire. Elle peut se recroqueviller sur elle et vivre dans un passé qu'elle va protéger. Ou bien elle peut choisir de protéger ce qui est resté vivant de ce passé et en même temps s'ouvrir au monde. À ce moment là, le monde n'est pas une menace mais un enrichissement de la mémoire. L'échange des cultures se passe dans le respect et la liberté, de soi comme de l'autre.

D'autre part, on ne peut pas être anonyme dans sa présence au monde. « Cette réconciliation de soi et du monde, dit Naïm Kattan, est aussi une réconciliation des cultures. On ne peut pas être dans une culture universelle sans être de sa propre culture. Pour être présent au monde, il faut d'abord faire le choix d'être soi-même, de découvrir ce qu'on est et à ce moment-là tout devient possible. »

LA FORTUNE DU PASSAGER
Naïm Kattan
Hurtubise HMH
coll. « L'Arbre »
1989. 344 pages.



Naïm Kattan

PHOTO JACQUES GRENIER

Julie Stanton: une voix du silence

GUY FERLAND

Julie Stanton est venue à l'écriture par la révolte.

Contre la société, d'abord, qui l'a obligée à se conformer à un moule de mère au foyer soumise à son mari, et contre la loi des hommes, qui l'a séparée momentanément de ses quatre enfants suite à un divorce douloureux.

« À 35 ans, seule dans le Quartier latin de Québec et brisée moralement, je suis retournée aux études en communication, explique-t-elle. Mes premiers textes étaient au premier niveau, sans véritable distanciation. Mais très vite, la forme poétique s'est imposée. »

La révolte a fait place à une sérénité qui transparait maintenant dans la vision des choses de Julie Stanton et dans son dernier livre, *Miljours*, publié à l'Hexagone.

Depuis cette époque de réveil hors du foyer familial, Julie Stanton vit de sa plume uniquement. Elle a été pigiste pour plusieurs revues et rédactrice de divers organismes. Elle collabore au DEVOIR régulièrement.

Elle a récemment été engagée comme rédactrice au ministère des Communications. « Pour la première fois, j'ai un emploi stable qui me libère des soucis d'argent, dit-elle avec soulagement. Je peux me consacrer entièrement à l'écriture dans mes temps libres. »

Julie Stanton s'exprime avec douceur et ses propos traduisent des pensées longuement muries.

Son dernier livre, qui est aussi son premier roman, *Miljours*, est empreint de sentiments amoureux, de tendresse et d'une voix onirique inoubliable.

« Le passage de la poésie à la prose s'est fait naturellement, affirme-t-elle, puisque mes deux derniers recueils, *À vouloir vaincre l'absence* et *La nomade* contenaient déjà en germe les éléments d'un bon récit : intrigue intéressante et souffle soutenu. »

Ces deux ingrédients indispensables à tout bon roman ont été incorporés à un recueillement continu. « Pour écrire *Miljours*, j'ai vécu en véritable recluse. En tout, ça m'a pris sept ans pour le rédiger. Les deux dernières années, je me suis isolée à Saint-Jean-Port-Joli. Le plus difficile, ce fut l'organisation du texte. Car au départ, je voulais seulement faire un roman sur le désir et questionner les rapports amoureux entre deux femmes d'âge différent. Dans la lignée de mes deux précédents livres. »

Julie Stanton écrit toujours sans plan précis et elle s'inspire de l'association des mots pour composer. « J'écris entourée de recueils de poésie et je m'inspire de tout ce que je vois. » Un jour, elle aperçoit un recueil de poésie d'Anna Akhmatova sur sa table de travail. « J'ai voulu citer un vers et finalement le personnage d'Anna s'est imposé. »

L'histoire, qui se passait au départ en Beauce à l'époque du Refus global entre trois personnages (des tisserands et une librairie), s'est transformée en une relation entre une diva française et deux poètes russes et se déroule un peu partout en Europe sur plusieurs dizaines d'années.

De plus, la narratrice est clouée sur un lit d'hôpital, dans le coma, et maintenue en vie artificiellement. Voilà qui laisse peu de place à l'improvisation et à l'action.

« Pourtant, je ne connais rien en matière médicale, ni en opéra et j'ai, somme toute, peu voyagé, soutient ironiquement l'auteur. J'ai écrit d'abord d'une coulée et j'ai structuré ensuite. Écrire, c'est faire l'archéologie de son inconscient. En partant de données réelles et de recherches personnelles, je me suis permis quelques libertés avec la vérité des faits, en inventant entre autres une fille à Anna Akhmatova, sans jamais toutefois commettre des incohérences. »

Partant de la trame très mince d'une cantatrice dans le coma, Julie Stanton ne voulait dire que l'essentiel, c'est-à-dire l'accès à son moi intérieur d'une personne qui ne vivait que dans le monde de l'apparence, dans le monde de la surconsommation. « Je n'aime pas les romans où il y a trop d'anecdotes. Pour moi, l'important dans un roman, c'est l'écriture et son rapport avec la vie. »

Cela confère à *Miljours* une densité d'écriture telle que pas un mot ne pourrait être retranché. On lit ce roman comme un recueil de poésie et on est frappé par l'impact de l'image.

« J'ai procédé un peu par tableaux pour composer mon texte. Par petites touches, je voulais faire voir la réalité cachée derrière les apparences d'une femme qui recherche, sans le savoir, les amours absolus. Et le coma était un procédé idéal pour faire dire à la narratrice son

amour d'une façon exaltée. Car ce que cherche Marguerite, par dessus tout, c'est ce qu'on recherche tous : l'exaspération du désir. Comment faire pour que le moment de grâce d'un désir naissant continue éternellement. C'est peut-être impossible puisque lorsque nous parvenons à consumer l'objet du désir, on le tue nécessairement à petit feu. L'état de coma de la narratrice me permettait de maintenir cet état de tension du désir exaspéré. »

« Parallèlement à cette histoire, poursuit Julie Stanton, je voulais traiter des différents figures de l'amour. Je désirais également parler de la difficulté pour les hommes de vivre la grossesse de leurs épouses et d'autres thèmes reliés à l'ancestrale question des difficiles rapports entre les femmes et les hommes. »

Pendant sept ans, Julie Stanton a vécu quotidiennement avec ses personnages. Pour elle, Marguerite, Anna Akhmatova, Elena, Renato, etc., étaient des êtres de chair et de sang présents partout dans la réalité. « Lorsque j'ai enfin trouvé la fin du récit qui formait une sorte de boucle ouverte avec le début, je me suis sentie dépossédée complètement. Pendant plusieurs jours, j'ai erré sans but, comme sous l'effet d'un deuil. »

Sans le savoir, Julie Stanton venait de paraphraser son propre roman et l'état de déposition de la narratrice qui se disait le double contemporain d'Anna Akhmatova. Peut-être que Julie Stanton est devenue à son tour une sorte de double de Marguerite, la narratrice de son roman ?



Julie Stanton

PHOTO JACQUES GRENIER

Louise Simard et
Jean-Pierre Wilhelmy
**DE PÈRE EN
FILLE**

432 pages — 22,95 \$



« Fresque historique impressionnante, ce roman est animé d'un souffle puissant. Impossible de ne pas être captivé par la passion qui habite les personnages, par le déroulement d'une trame qui laisse deviner les grands enjeux du siècle dernier. »

Paul-André Comeau, *Le Devoir*

« Un roman historique qui se laisse avaler sans efforts, vraiment aucun. »

Anne-Marie Voisard, *Le Soleil*

En vente dans toutes les bonnes librairies

septentrion

Le plaisir des Livres

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Des prix pour les auteurs d'ici
À la suite de l'annonce des mises en nomination des prix du Gouverneur général cette semaine, le directeur de la collection « Lit-

térature d'Amérique » chez Québec/Amérique, André Vanasse, émettait des réserves sur la pertinence d'accorder ces prix à des auteurs canadiens qui font paraître leurs livres en France. « André Vanasse procède à un détournement de l'esprit de ces prix qui

sont accordés à des auteurs canadiens et non pas à des éditeurs, rétorque Jacques Godbout, qui s'est senti visé par ces paroles. Cette attitude provient, d'après moi, d'une vision réductrice digne de celle du maire de Sault-Saint-Marie ou de ce qu'il y avait de plus vil dans le nationalisme québécois : ce qui n'est pas marqué du sceau québécois est nécessairement ennemi. Or, je ne veux pas être étiqueté ni baptisé par qui que ce soit. Comme auteur, je veux être libre de proposer mes livres où bon me semble. Et les prix du Gouverneur général ne sont pas des prix attri-

(présidente du Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue), Jocelyne Fougère (directrice générale du Salon du livre de l'Estrie), Jean-François Lacroix, (président du Salon du livre de Trois-Rivières) et Sylvie Pelletier (présidente du Salon du livre de la Côte Nord).

La Corporation du Salon du livre de Québec a été constituée également cette semaine lors de sa première assemblée et on a aussi procédé à l'élection d'un Conseil d'administration de 15 membres. « La semaine prochaine, explique le porte-parole de la Corporation, Denis Lebrun, on va élire un exécutif de cinq membres. En ce qui a trait à la remise des prix littéraires Robert-Cliche, Octave-Crémazie et Adrienne-Choquette, les démarches vont bon train. » Pour l'instant, le Conseil d'administration se compose de : Claire Bonenfant, Jean Payeur, Réal Messier, Huguette Leblanc, Gilles Pellerin, Danielle Gagnon, Guy Cloutier, Paul-André Bourque, Daniel Hinse, Anne Guimond, Denis Cauchon, Guy Champagne, Anne Sigier, Christian Laliberté et Denis Lebrun.

Le Salon du livre de Montréal a également un nouveau Conseil d'administration et un nouvel exécutif. Ce dernier est présidé par Marcel Couture, président éditeur de la société de la revue Forces et vice-président de l'information et des affaires publiques d'Hydro-Québec. Les autres membres sont : Louis Saint-Arnaud, vice-président (distributeur chez Québec/Livres); Jean-Pierre Gagné, secrétaire (de l'imprimerie Gagné); Thomas Déri, trésorier; Éric Ghélin et Christian Joli, conseillers (vice-président de Libre Expression et président de Hachette Canada); Francine Bois, directrice générale. Cette dernière nous a fait part de son appréhension et du grand défi que représente pour elle le fait de succéder à Thomas Déri qui occupait cette fonction depuis de nombreuses années. « Mais l'équipe élue cette semaine est dynamique et pleine d'idées nouvelles. Je suis sûre que tout va très bien se dérouler », dit-elle confiante.

Prix littéraires
Le président de la compagnie



Jacques Godbout

bués aux meilleurs sonnets de la région une-telle; ce sont des prix nationaux pour les meilleurs textes rédigés par des Canadiens qui n'ont pas à être pénalisés parce que leurs livres sont publiés par un Québécois ou un 'étrangé'.

Des Salons du livre redécouverts

L'Association québécoise des Salons du livre (AQSL), le Salon du livre de Montréal (SLM) et le Salon du livre de Québec (SLQ) ont procédé cette semaine à des nominations.

La Corporation de l'AQSL se compose comme suit : président, Gérard Pourcel (directeur général du Salon du livre du Saguenay/Lac Saint-Jean); vice-président, Roger Dufour (président et directeur général du Salon du livre de L'Outaouais); trésorière, Martine Lemieux (directrice générale du Salon du livre de Rimouski); secrétaire, Francine Bois (directrice générale du Salon du livre de Montréal); administrateurs, Danielle Bérubé

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies			
1	L'Immortalité	Milan Kundera	Gallimard (-)*
2	Les Pérégrines	Jeanne Bourin	F. Bourin/Lacombe (1)
3	La Maison Russie	John Le Carré	Robert Laffont (2)
4	Anne au domaine des piepliers	Lucy Maud Montgomery	Québec/Amérique (7)
5	L'agenda Icare	Robert Ludlum	Robert Laffont (5)
6	Sire Gaby du lac	Francine Ouellette	Quinze (6)
7	Le Vieux Chagrin	Jacques Poulin	Actes Sud/Leméac (3)
8	L'Oeil américain	Pierre Morency	Boréal (-)
9	Le Livre brisé	Serge Doubrovsky	Grasset (9)
10	Sous le soleil jaguar	Italo Calvino	Seuil (-)
Ouvrages généraux			
1	Les Vrais Penseurs de notre temps	Guy Sorman	Fayard (1)
2	L'état du monde Collectif		Boréal (5)
3	Le Chemin le moins fréquenté	Scott Peck	Robert Laffont (4)
4	Guide du vin 90	Marc Phaneuf	Éd. de l'Homme (3)
5	Le livre des records Guinness	En collaboration	Québec-Livres (-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Rafin, Demarc; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G.-G. Caza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française. * Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Christie Brown et président honoraire des prix du livre M. Christie, Stan Heath, a fait connaître la composition des jurys de langue française et anglaise pour le programme 1989 de ces prix pour la littérature jeunesse. Le jury de langue française sera présidé par Irène Aubrey, chef du service de littérature jeunesse à la Bibliothèque nationale du Canada. Mme Aubrey est également présidente du Comité pour la sélection des meilleurs livres de jeunesse canadiens. Les autres membres du jury francophone sont : Guy Tremblay, artiste de spectacle pour enfants; Marisol Sarrazin, spécialiste de littérature pour la jeunesse et professeur à l'Université du Québec à Montréal; Robert Bigras, illustrateur et directeur artistique adjoint de Châtelaine et Louise Bergeron, collaboratrice à la revue *Des livres et des jeunes* et professeur au département de français à l'Université du Québec à Trois-Rivières. Le président du jury de langue anglaise sera John O'Leary, recteur suppléant du Collège Frontière. Les livres admissibles aux prix du livre M. Christie sont ceux qui ont été publiés au cours de l'année 1989, qui sont l'oeuvre d'auteurs et/ou d'illustrateurs canadiens et qui sont destinés aux 12 ans et moins. La valeur totale de ces prix est de 30 000 \$. Pour la troisième année consécutive, l'Office franco-québécois pour la jeunesse organise, pour des auteurs français et québécois, un grand concours de nouvelles doté d'un premier prix de 5000 \$ et de bourses de voyages pour le Québec et pour la France. Le thème retenu par le jury est en 1990 : L'autre côté du mur.

C'est sur ce thème que les candidats auront à composer un texte d'imagination d'un maximum de 20 feuillets de 25 lignes par page. Le jury de cette année est composé de : Alain Gerber, président; Gilles Archambault; Madeleine Gagnon; Michèle Gazier; Pierre Lepape et Pierre Morency. Pour participer à ce concours, il faut être citoyen canadien, résider au Québec ou en France, être âgé de 18 à 35 ans et envoyer à l'OFQJ un manuscrit de 20 feuillets de 25 lignes par page (maximum), dactylographiés, avant le 31 mai à l'adresse suivante : Office franco-québécois pour la jeunesse, Concours de nouvelles, 1214, rue de la Montagne, Montréal, H3G 1Z1. Pour tous renseignements, contacter Thérèse Levasseur ou Madeleine Bourgeois au (514) 873-4255.

La société littéraire de Laval rappelle que la date limite pour poster des textes (contes, nouvelles, récits ou poèmes) au concours littéraire *Laval s'écrit*, est le 15 mars 1990. Pour obtenir le détail des règlements et une formule d'inscription, téléphoner au 682-2708 ou au 744-1847.

Rencontres littéraires

Denise Desautels fera une allocution au cours du séminaire *La poésie aujourd'hui* qui se déroulera le 13 février de 19 h 30 à 21 h, à la salle 8151 du pavillon Lionel-Groulx, 3150 Jean-Brillant. La poète animante Janou Saint-Denis reçoit, à sa Place aux poètes ce mercredi 14 février à 21 h, Julie Vincent et Isabelle Vincent qui présenteront une soirée de théâtre et de poésie à la butte Saint-Jacques, 50 rue Saint-Jacques Ouest.

Un album sur la musique

Musique de l'Antiquité, du Moyen âge, de la Renaissance, musique baroque ou classique, musique romantique, contemporaine ou moderne, tous les styles sont à notre portée à la faveur des concerts et des enregistrements.

LA MUSIQUE
(époques, lieux, styles)
Gérard Pernon
Éditions Ouest-France
1989, 190 pages.

Marie Laurier

Mais que savons-nous au juste de l'évolution de cet art qui inspire tant de poètes, d'artistes et séduit encore plus de mélomanes? L'harmonie des sons nous vient de tous les pays, de tous les lieux, au point que l'on nous apprend que « La musique arabe, essentiellement liée à la poésie, doit peut-être beaucoup à la marche balancée des chameaux... Qu'on pense au chant du muezzin pour appeler à la prière, à la lyre dont jouait Apollon, à la qualité de l'acoustique des théâtres grecs comme celui d'Épidaure où l'on se fait une joie de faire réverbérer une piécette de monnaie, aux multiples instruments à corde, à vent, à percussion et déjà la musique emplait nos têtes d'images et de souvenirs. Le roulement des tambours et des tam-tams africains, le *no* japonais désignant une forme de théâtre musical, le chant grégorien, les trouvères et troubadours du moyen-âge, le triomphe du madrigal, les trompettes de Jéricho, la musique de l'Inde, ce « feu qui brûle le cœur et l'âme », la valse viennoise, le *singspiel* allemand. Et plus près de nous le *blues* de la Nouvelle-Orléans, le jazz, le synthétiseur de l'ère électronique.

Naim Kattan

La fortune du passager

Le roman fascinant d'un homme à la recherche de son destin...

344 pages
28,95\$

éditions hurtubise hmh ltée
7360, boul. Newman, Ville LaSalle (Québec) H8N 1X2 tél.: (514) 364-0323

Champs Flammarion

SERRES STATUES
Champs Flammarion

BARRY
LA RÉSISTANCE AFGHANE DE GRAND MOGHIOL À L'ENVAHISSEMENT SOVIÉTIQUE
Champs Flammarion

LEWIS
JUIFS EN TERRE D'ISLAM
Champs Flammarion

GROSSER
AFFAIRES EXTERIEURES
LA POLITIQUE DE LA FRANCE 1944-1959
Champs Flammarion

PAPERT
JAILLISSEMENT DE L'ESPRIT
ORIGINALES DES L'APPRENTISSAGE
Champs Flammarion

LAPLANCHE
VIE ET MORT EN PSYCHANALYSE
Nouveaux essais
Champs Flammarion

GRIMAL
VIRGILE
OU LA SECONDE NAISSANCE DE ROME
Champs Flammarion

JEAN BASILE

LES MONGOLS

la célèbre triologie en livre de poche

- L'histoire tumultueuse et tragique des trois « J » : Jérémie, Jonathan et Judith qui, tour à tour, racontent leur quête de la sainteté où se mêlent amour et création, érotisme et mort.
- Grande saga de la jeunesse montréalaise des années soixante, cette oeuvre forte confirme Jean Basile comme l'un des romanciers les plus originaux de la littérature québécoise.

224 p. — 7,95 \$ 276 p. — 7,95 \$ 216 p. — 7,95 \$

Jean Basile
La jument des Mongols

Jean Basile
Le Grand Khan

Jean Basile
Les voyages d'Irkoutsik

TYPO POCHÉ I'HEXAGONE

JEANNE BOURIN

Les Pérégrines

Elle donnera trois conférences à Montréal

Dimanche le 11 février à 14h:
Bibliothèque Mercier
8105, rue Hochelaga

Mardi le 13 février à 19h30:
Bibliothèque La Petite-Patrie
6707, av. de Lorimier

Mercredi le 14 février à 19h30:
Bibliothèque Côte-des-Neiges
5290, chemin de la Côte-des-Neiges

ROMAN
B ÉDITIONS FRANÇOIS BOURIN / LACOMBE

Un coup de foudre à propos de l'amour

À PROPOS DE L'AMOUR
Christiane Teasdale
Boréal, Montréal 1990
UN DERNIER CADEAU POUR CORNELIA
Jean Désy
XYZ éditeur
Coll. « L'ère nouvelle »
Montréal, 1989



Michel LAURIN
Lettres québécoises

Après avoir boudé la nouvelle littéraire pendant des décennies, les écrivains québécois s'y adonnent présentement d'une manière quasi

boulimique. Avec un succès inégal, il faut bien le reconnaître. Voici deux ouvrages consacrés à ce genre littéraire, qui illustrent précisément la différence entre le bon et l'excellent.

D'abord, le meilleur — à qui je dois le premier véritable coup de foudre depuis que l'on m'a périellement confié la responsabilité de cette chronique. Il s'agit de la première publication de Christiane Teasdale, *À propos de l'amour*, un recueil de neuf nouvelles, toutes inspirées par l'amour. Pas de lénifiantes histoires d'amour, mais des récits décapants où l'amour, souvent corrosif, joue un rôle capital.

Il y a une si grande unité de thème dans ces nouvelles — ce qui est toutefois loin d'exclure la variété de sujets — qu'il est possible de broser un portrait des personnages types. Régions au-



PHOTO JACQUES GRENIER
Christiane Teasdale

paravant le sort des couples mariés : l'amour s'est anémié et le

mariage va généralement à vau-l'eau. Quant à l'homme, c'est fréquemment un mâle imbu de sa supériorité, même s'il n'est souvent qu'un raté; aussi, question de sauver les apparences, portet-il le masque de la vanité, de la prétention et de l'autorité. N'ayant plus d'amour pour sa femme, il a tendance à jeter son dévolu sur sa fille en se l'attachant par des promesses qu'il ne peut tenir; mais c'est peine perdue, un jour ou l'autre, le fil de cet amour se rompra. Pour ce qui est de l'épouse, même si sa présence se veut fort discrète, elle semble plus équilibrée que son mari, plus indépendante également.

Bien plus, la structure même de chacune des nouvelles présente de nombreuses analogies : dans plusieurs récits, il y a une situation où sont confrontés un homme et une femme, à laquelle pourront, à l'occasion, venir se

greffer des personnages secondaires. Puis, la nouvelle progresse en faisant alterner, pendant l'action, un dialogue fort restreint entre les protagonistes et le soliloque intérieur d'un des deux principaux personnages, réflexion abondamment nourrie de rêves et de souvenirs, jusqu'à la chute finale.

De plus, l'auteure — et c'est sans doute une autre grande force de son oeuvre — se refuse à puiser dans l'exceptionnel : elle décrit simplement des tranches de vie, celles du plus insipide quotidien, qu'elle parvient à rehausser au niveau de l'art. C'est que l'analyse psychologique se veut toujours rigoureuse et fine, appuyée par un souci constant du détail qui confère de la crédibilité au récit. Qu'il s'agisse de jeunes enfants, d'adolescentes, de femmes ayant atteint la maturité ou d'artistes ratés, l'écrivain sait se mettre dans la peau de ses personnages pour traduire les particularités de la blessure qui se terre dans le coeur de chaque humain.

Et une maîtrise exceptionnelle de la langue. Des phrases limpides, sans fioriture, où chaque mot compte : « Les années avaient filé, semblant des mois tant elles étaient bien remplies ». La simple description de vêtements peut traduire l'essentiel d'un personnage : « toutes ses robes sont semblables, elles sentent la vieilleuse, l'église et la naphthaline ». Sans oublier l'humour. Après avoir énuméré les nombreuses qualités d'une femme et terminé en affirmant qu'elle était féministe, la narratrice se hâte d'ajouter, entre parenthèses : « Sur ce dernier point, on pouvait fermer les yeux tant Frédéric avait de vertus pour le compenser ». En somme,

un chaleureux recueil où l'intérêt ne se dément jamais.

Quant au second livre, un ouvrage de Jean Désy, *Un dernier cadeau pour Cornélia*, il s'agit non pas d'un véritable recueil, mais plutôt de la juxtaposition de six histoires abracadabrantes : une heure dans la vie d'un pyromane, les sautes d'humeur d'une plante carnivore qui raffole des humains, les méditations d'un cadavre inhumé depuis longtemps, l'adaptation d'une légende diabolique ancienne où, cette fois, c'est le diable qui triomphe, une incarnation du fredonnement de Glenn Gould lorsqu'il joue les *Variations Goldberg* au piano (pourrait-il s'agir de la première influence directe du disque compact sur la littérature ?) et, enfin, l'histoire d'une veuve qui prend grand plaisir à s'amuser avec des cadeaux de ses amies : différentes parties du corps de son mari qu'elles ont amputé à la morgue...

Ces récits baroques, qui accordent une large place au fantastique, visent bien davantage à étonner, à surprendre le lecteur, qu'à l'émouvoir. Le lecteur est confiné à observer une accumulation de faits et d'événements d'où il se sent exclu. On a affaire ici à une littérature rapidement consommable, qui ne trouble pas, même si elle est souvent brillante.

Il demeure que chaque récit présente l'aspect d'une mécanique bien huilée, à la construction grammaticale et syntaxique impeccable. Un corpus qui prouve la force de l'imagination, délirante dans chacun des six textes. Ajoutons enfin une présence constante de l'humour, le plus souvent caustique. Un livre qui ne laissera pas indifférents les amateurs de fantastique.

Le tragique journal d'une adolescente

UNE DOULEUR SINGULIÈRE
Johanne Laurier
VLB, Outremont
163 pages, 1989, 14,95 \$

(M.L.) Après deux recueils de poésie, Johanne Laurier publie son premier roman, qui relate le tragique destin d'une adolescente.

Rédigé sous forme de journal intime, ce récit couvre une période de huit années, de 1980 à 1988.

Vivant heureuse au milieu de ses père et mère et d'une soeur aînée, voici qu'un jour, la jeune narratrice voit tout basculer, au point d'en être marquée le reste de son âge : elle fut témoin de l'arrestation de son père — en proie à une crise de folie — par deux policiers qui l'amènèrent dans un institut psychiatrique. Et, pour servir de soupape à son chagrin et tenter d'effacer « l'image de (son père) maltraité comme le dernier des malfai-

teurs (qui) demeure imprimée au fer rouge dans (sa) mémoire », elle décide de rédiger un journal où seront consignés tous ses sentiments.

Au début, le roman promet beaucoup : le lecteur s'attend à la description des empreintes laissées par la folie sur les membres d'une famille, quand un des siens est victime de cette maladie encore trop souvent considérée comme honteuse malgré l'évolution des mentalités. Il y a la mère qui se dérobe aux questions de ses enfants, les douloureuses visites au père à l'hôpital, puis les réactions multiples de la jeune narratrice : mésestime avec ses amis, comportement agressif, mauvaise humeur constante, désintérêt pour les matières scolaires et pratique de l'école buissonnière. Étrangement, l'attitude de la soeur aînée est tout à fait gommée.

Puis, bientôt, on a la bizarre impression que le roman bifurque. Suite au retour du père à la maison, le récit semble adopter un nouveau fil conducteur qui se voudra constant jusqu'à la fin : l'idée — et la présence — de la

mort. Fille d'un père suicidaire, la narratrice, assaillie la nuit par des cauchemars portant sur la mort de son père, sera témoin d'un suicide dans le métro. Elle craint également de perdre sa mère, qui souffre d'insuffisance coronarienne. Et il y a ce goût du suicide qui ne la quitte jamais. Comme si ce n'était pas suffisant, elle est marquée par le décès de son cousin leucémique et par celui de son grand-père. Faut-il taire la mort de son chat, qui fut plus éprouvante que les deux précédentes ? Viendra ensuite un accident d'auto qui ravira la vie à son père. Et je me garde bien de dévoiler l'apothéose finale.

Ce récit, au ton trop fréquemment revanchard et larmoyant, se veut bien davantage, par l'accumulation de gestes accessoires et quotidiens, témoignage humain que littéraire. On y trouve jusqu'à une pharmacopée de presque tous les médicaments anxiolytiques et une description de leurs effets sur l'organisme. Et quand il se trouve quelques envolées lyriques — « Je marche dans un cauchemar sans issue,

dans une longue nuit polaire enveloppée d'un brouillard opaque » —, elles détonnent avec le reste trop à ras le sol.

Le lecteur est surtout agacé par l'univers essentiellement égocentrique du personnage central, où le JE devient si envahissant qu'il occupe toute la place. Peut-être cette surcharge de l'ego est-elle due au « syndrome du premier roman ». Il faut espérer qu'après avoir épuisé les ressources de la première personne, l'auteure parviendra à produire des oeuvres plus singulières. Dans quelques années et quelques romans, sans doute pourra-t-on affirmer qu'*Une douleur singulière* n'était qu'un roman d'apprentissage.

Qu'on me permette enfin de relever une incohérence dans le texte : après avoir affirmé avoir eu 12 ans en décembre 1979 (page 16), la narratrice n'en a que... 19 en juin 1988 (page 162). Il faut dire que la psychologie, le vocabulaire et le style n'évoluent que très peu tout au long du récit, ce qui confère moins d'importance à cette erreur.

Une bouffée de fraîcheur

IL AURA LES YEUX BLEUS POUR L'ÉTERNITÉ
Jean-Guy Hamelin
Sainte-Foy, Anne Sigier
1989, 142 pages

JACQUES GAUTHIER

Lors d'une partie de chasse au chevreuil dans la région de la Gatineau, j'avais apporté un petit livre pour meubler mes longues attentes du gibier.

À l'affût du chevreuil, caché près d'un buisson, j'ai lu avec plaisir *Il aura les yeux bleus pour l'éternité*, de Mgr Jean-Guy Hamelin, évêque de Rouyn-Noranda.

Le chevreuil n'a pas passé, mais Mgr Hamelin est passé, comme une bouffée de fraîcheur, dans ses 56 courts textes empreints de tendresse et d'humour. Ces textes ont alimenté la chronique hebdomadaire du journal de Rouyn, *La Frontière*.

Le titre *Il aura les yeux bleus pour l'éternité* est emprunté au premier billet du livre. L'évêque

note lui-même que ce titre fait bien peu épiscopal. De fait, la teinte de ses propos nous change du style alambiqué de certains évêques. Mgr Jean-Guy Hamelin, qu'on pourrait appeler Jean-Guy, est tout entier dans ses textes. On découvre un être sensible, naturel, très près des personnes et des choses.

Et, pour faire encore peu épiscopal, Robert Lebel, une autre « Excellence » qui a déjà publié

un livre succulent, *L'Utile, l'inutile et le nécessaire*, nommé récemment président de la Conférence des évêques catholiques du Canada, y va de sa touche de caricaturiste, illustrant quelques textes de son ami.

La manière « Hamelin » s'inspire de la manière « Jésus ». Un peu comme Jésus, Jean-Guy Hamelin parle en paraboles, fait des comparaisons, se sert d'exemples. Il part des faits concrets

pour en arriver à proposer avec humour une sagesse de vie, une quête de bonheur.

Les réflexions de ce « monseigneur », qui ne dépassent jamais deux pages, sont plus à la mode de l'Évangile qu'à celle de la théologie proprement dite. Et pourtant, que de leçons de théologie pratique contiennent ces tableaux, tout imprégnés de l'actualité et de la culture contemporaine.

POUR OBTENIR DES CANDIDAT(E)S DE QUALITÉ UTILISEZ LES CARRIÈRES ET PROFESSIONS DU DEVOIR
842-9645

Nelligan n'était pas fou!

Bernadette Courteau

Louise Courteau
é d i t r i c e

NELLIGAN,
un opéra à la mesure de notre temps!

En vente chez votre ami(e) libraire

Diffusion Louise Courteau
7433 rue St-Denis
Montréal, Qc H2R 2E5
Tél.: (514) 272-1160
Fax: (514) 272-4743

ITALO CALVINO

SOUS LE SOLEIL JAGUAR

SEUIL

Italo Calvino avait projeté d'écrire une suite de récits sur les sens. Il n'aura eu le temps d'en écrire que trois. Voici donc l'odeur, le goût et l'ouïe selon Calvino.

ÉDITIONS DU SEUIL

MICHELLE CAMBRON

Une société, un récit
Discours culturels au Québec (1967-1976)

212 p. — 19,95 \$

ESSAI LITTÉRAIRES L'HEXAGONE

MICHELLE CAMBRON

UNE SOCIÉTÉ, UN RÉCIT
DISCOURS CULTURELS AU QUÉBEC (1967-1976)

• *Une société, un récit* s'interroge sur le type d'histoire que nous nous racontons et reconstruit avec bonheur tout l'intelligible d'une époque marquée par la volonté des Québécois de se définir comme collectivité.

ESSAI

DOMINIQUE GARAND

LA GRIFFE DU POLÉMIQUE
LES CONFLITS ENTRE RÉGIONALISTES ET EXOTIQUES

• *La griffe du polémique* propose une magistrale étude d'une querelle inaugurale qui a favorisé la naissance de l'institution littéraire québécoise: le conflit qui opposa, entre 1900 et 1920, les régionalistes et les exotiques.

244 p. — 19,95 \$

ESSAI

DOMINIQUE GARAND

La griffe du polémique

ESSAI LITTÉRAIRES L'HEXAGONE

Pitié pour les femmes

LA CHANSON DES GUEUX
Naguib Mahfouz
Traduction de l'arabe
de France Douvier Meyer
Éd. : Denoël, 1989, 479 pages
Prix Nobel de Littérature



Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

Parmi les couples qui s'installent, certains décident de meubler leur salon avec des livres. J'insiste sur le terme « meubler » car c'est effectivement de cela qu'il s'agit.

On fixe des étagères qui couvrent une partie du mur et on fait apparaître ainsi une atmosphère, de la couleur, une certaine respectabilité intellectuelle et un bon sujet de conversation.

En cette fin de notre siècle pressé, blasé et de moins en moins cultivé malgré les ordinateurs, le problème consiste toutefois à choisir les auteurs dignes de figurer en bonne place. Selon les niveaux se pose donc celui

des sujets, car il est évident qu'il vaut mieux dans cette optique utiliser les rayons les plus difficiles à atteindre pour les ouvrages les plus pratiques dans le genre *Comment perdre 50 kilos sans se priver de nourriture*, ou encore *Comment éviter la contagion en changeant souvent de bien-aimé*. Dernière difficulté, majeure celle-là, comment obtenir l'uniformité des couvertures, quand désormais elles sont si bigarrées et de formats variables à un point tel qu'on ne sait plus comment se débrouiller pour les loger côte-à-côte ?

Fort heureusement, certains snobismes facilitent l'existence ! À cet égard, il suffit de citer la collection des prix Nobel de la littérature recouverte d'une sorte de cuir blanc avec des inscriptions en lettres dorées. Collection qui a du succès, semble-t-il, autant dans des milieux de l'Est de Montréal, où l'agressivité des démarcheurs avait fait autrefois des merveilles, que dans des quartiers que les envieux dénigrent. En effet, elle offre toutes les garanties de « respectabilité intellectuelle » et plaît aux maîtresses de maison, étant particulièrement facile, sinon à lire, tout du moins à entretenir. Soulignons que cet état de choses va durer puisque le prestige du prix Nobel demeure intact, ne serait-ce qu'à cause de la qualité du jury et du



Naguib Mahfouz

montant qui est offert aux gagnants.

Il est normal, par conséquent, que j'ai été dûment impressionnée en ouvrant le livre de Naguib Mahfouz *La chanson des gueux*, le Nobel 1988 que ce romancier égyptien, qui a à son actif plus de 37 romans, avait obtenu alors à l'âge de 78 ans. Dans l'ensemble,

il s'agit d'une série de contes qui ont pour cadre les ruelles et les tavernes, les tripots et les maisons patriennes. Le réalisme des lieux et la façon de présenter les personnages qui gravitent autour des descendants de la famille dominante parviennent à créer l'illusion d'une vie authentique. Et c'est ainsi que l'histoire devient moralisatrice avec ce fond philosophique qu'on retient au fil de la lecture.

« Si l'amour pouvait perdurer », se demande Naguib Mahfouz, « à quoi bon la fuite des saisons ? » Dans un autre paragraphe, l'auteur offre aux lecteurs occidentaux des définitions intéressantes dont nous n'avons guère l'habitude. « L'attente est un calvaire. Un calvaire où se déchirent les parois de l'âme. Le temps se meurt dans l'attente, assiste consciemment à sa propre mort. Le futur est à quelques pas, clair comme une eau de roche, mais lourd de dénouements contradictoires. Que l' impatient boive à son gré la coupe de l'angoisse. »

Nous voilà loin du « Stress sans détresse » en plein chambrardes des valeurs ! C'est un roman qu'il faut lire lentement non

pas pour son action, mais pour analyser cette morale spécifique dans le cadre de laquelle la femme demeure le danger, la plus grave des tentations, le pire ennemi de l'homme auquel son statut de chef a été conféré dès sa naissance par Dieu.

Bref, *La chanson des gueux* n'est pas un roman dans notre sens occidental de ce terme. C'est l'image d'une société pour laquelle les traditions, les contes, sont d'une importance primordiale. Les changements, l'évolution du monde, ne la touchent pas, ni dans ses relations internes, familiales, ni dans ses rapports quotidiens avec l'autrui. Un homme, un vrai, ne s'attache ni à sa mère, ni à sa femme. Un homme, un vrai, bat sa femme au besoin pour éviter d'être traqué par elle, créature diabolique qui peut toujours devenir pour lui un danger grave et la principale source de son échec dans la communauté. À l'opposé, on pardonne tout à l'homme, l'inceste et la cruauté, la violence, la brutalité et jusqu'au meurtre.

À notre époque où les sociologues se réfugient derrière des jargons scientifiques pour ne

blessier la sensibilité de personne, il faut peut-être lire l'histoire de Ridwana, de Khidr et du cheikh Sa'id al-Fagih pour comprendre les comportements qu'ils encouragent.

La force de Naguib Mahfouz consiste, en somme, à créer des contes pour adultes qui se lisent bien tout en expliquant en même temps à quel point leurs protagonistes sont éloignés, malgré les apparences, des images qu'ils veulent nous présenter pour péner dans notre univers. Non seulement ils sont différents, mais encore les mots qu'ils utilisent ne recouvrent pas les mêmes réalités et dès lors le fait qu'ils parlent français, ou anglais, n'y change rien.

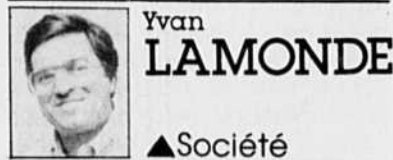
Pour conclure, il nous semble important de souligner que certains prix Nobel de la littérature, dont justement *La chanson des gueux*, demeurent une source d'information intéressante qui permet des analyses de civilisations comparées en ce qui concerne l'attitude à l'égard de la femme, mais pas nécessairement de beaux ou de bons romans dans le véritable sens de ce terme...

50 ans de suffrage féminin au Québec

25 AVRIL 1940

Le droit de vote des femmes au Québec : bibliographie sélective
M. Vlach, G. Gallichan et L. Tessier
Bibliothèque nationale du Québec
Montréal 1990, 192 pages

L'ÉPOPEE DU SUFFRAGE FÉMININ AU QUÉBEC, 1920-1940
Maryse Darsigny
UQAM
Service aux collectivités
Montréal 1990, 33 pages



Yvan
LAMONDE
▲ Société

Le mercredi 25 avril prochain nous nous souviendrons avec admiration et joie que le

25 avril 1940 — il y a 50 ans — les femmes obtenaient le droit de vote au Québec après 40 ans de lutte.

Aura-t-on connu combat plus révélateur — il s'agit de la moitié de la population ou de l'électorat — du conservatisme social et du faible tonus démocratique de cette société ?

Les historiennes Catherine Cleverdon, Michèle Jean, Marie Lavigne, Yolande Pinard, Jennifer Stoddart et Susan Trofimenkoff ont cadastré depuis 25 ans ce territoire de l'histoire des femmes au Québec, en particulier dans *Travailleuses et féministes* (Boréal, 1983). Associations et ligues féminines, figures de proue (Marie Lacoste Gérin-Lajoie, Idola St-Jean, Thérèse Casgrain) et figures d'opposition (Henri Bourassa, Mgr Pâquet) ont été mises en scènes avec leurs accessoires et leurs répliques et les 33 pages de la brochure

publiée par le Service aux collectivités de l'UQAM résumant ce connu pour celles et ceux qui désirent consacrer quelque attention au sujet.

De son côté, la BNQ souligne l'anniversaire en mettant l'accent sur son histoire législative. Jusqu'au jour où (enfin) nous aurons le *Journal des débats* reconstitué, cette bibliographie sera l'instrument pour faire l'histoire du refus global de Tascheureau et des parlementaires face aux suffragettes. L'ouvrage contient les références aux textes et... projets de loi relatifs au droit de vote des femmes au Québec ainsi que les références aux prises de position de 13 quotidiens de Québec et de Montréal au moment des descentes quasi-annuelles des suffragettes à Québec de 1922 à 1940. Cet ouvrage instrumental comprend enfin une liste des études essentielles sur l'histoire du suffrage féminin au Québec.

L'ouvrage intéressera certes professeurs, journalistes, recher-

chistes et étudiants ; il pourra aussi stimuler une analyse politique plus serrée de la question.

Car si on trouve des aperçus sur les raisons du pour et du contre le droit de vote des femmes, manque une étude un peu définitive des discours et des stratégies publiques des tenants et opposants. L'étude des argumentations de l'Église, des partis politiques, de la presse ou de certaines signatures reste à faire, tout en soulignant l'intérêt de l'approche politique de Diane Lamoureux dans *Citoyennes ? Femmes, droit de vote et démocratie* (1989). Les matériaux sont là, ne serait-ce que pour expliquer l'évolution de la lutte, celle de Godbout et l'explication un peu courte de son retour : pour rallier le Cardinal Villeneuve en 1940, le Premier Ministre lui offrira le retrait du projet de loi en même temps que sa démission et la nomination comme son successeur de T.-D. Bouchard, anti-clérical de la plus belle eau !

LA RECHERCHE

N° 218 - FÉVRIER 1990

LES PREMIERS RIZICULTEURS
par Takeru Akazawa

LA MALADIE D'ALZHEIMER
par Jacques Epelbaum et Yvan Lamour

VOYAGE AU CENTRE DE LA GALAXIE
par Rolf Güsten et Pierre Cox

LA LUMIÈRE COMPRIMÉE
par Elisabeth Giacobino, Claude Fabre, Antoine Heidmann et Serge Reynaud

JACQUES MONOD ET LA BIOLOGIE MOLÉCULAIRE
par Bernardino Fantini

LES DEUX LOGIQUES DE L'INNOVATION
par Jacques Perriault

dossier
LES RÉGIONS ONT-ELLES UNE POLITIQUE SCIENTIFIQUE ?
par Madeleine Brocard et Yves-André Rocher
ETC.



5.95\$

OFFRE SPÉCIAL D'ABONNEMENT — UN AN: 49,00 \$
Je souscris un abonnement d'un an (11 nos), à LA RECHERCHE, au prix de 49,00 \$.
Veuillez payer par chèque établi à l'ordre de Diffusion Dimédia Inc.

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Code Postal _____
À retourner accompagné de votre règlement à: Diffusion Dimédia, 539, boul. Lebeau, Saint-Laurent H4N 1S2. Un délai de 8 à 12 semaines interviendra entre la date de la demande d'abonnement et la réception du premier numéro. L'abonné(e) sera pour un an, à compter du premier numéro reçu.

L'art de grandir avec les crises

AIMER, PERDRE ET GRANDIR
L'art de transformer une perte en gain
Jean Monbourquette
Saint-Jean-sur-Richelieu éd. du Richelieu
1989, 147 pages

JACQUES GAUTHIER

DISONS d'abord que ce livre de Jean Mon-

bourquette, o.m.i., professeur à l'Institut de pastorale de l'université Saint-Paul à Ottawa, est un succès de librairie.

Il en est rendu à la dixième édition, soit 50 000 copies imprimées. Il répond donc à un besoin. Ce livre a été écrit il y a déjà

quelques années pour accompagner les personnes souffrantes dans leur cheminement intérieur. Il s'adresse aux personnes qui ont perdu quelque chose ou quelqu'un, dans la mort ou dans la vie. Mais qui ne perd pas dans la vie, si ce n'est ses cheveux ?

Ces pertes peuvent être nombreuses : un vol, un congédiement, un idéal, une réputation, un amour romantique, le départ du dernier enfant, la brisure d'une amitié, la santé, un divorce, la mort d'un être cher.

À l'aide de courts textes, sous un mode souvent poétique, appuyés par des photos et des dessins évocateurs, l'auteur donne

des orientations pratiques pour aider les gens, blessés surtout psychologiquement, à transformer une perte en gain, c'est-à-dire à bien vivre une perte et en sortir grandi.

Jean Monbourquette invite tendrement les personnes à exprimer leurs souffrances, à emprunter les chemins de la reconnaissance de la perte jusqu'à l'étape de la guérison et de la croissance. Il leur propose des façons pour « réussir » son deuil afin d'en arriver à prendre possession de son héritage, à pardonner, à faire confiance à nouveau, à se réconcilier avec soi-même, à aimer.

L'heureux élu
de
SERGE GRENIER
«Parfaitement tordant»
Journal de Montréal
«Serge Grenier possède le talent exceptionnel de la caricature»
Le Devoir
«Serge Grenier est un service essentiel, une sorte d'antidote au mal à l'âme qui s'abat sur nous!»
Voir
3^e ÉDITION!
CROC Livres

VIENT DE PARAÎTRE

LES FEMMES ET L'ÉQUITÉ SALARIALE. UN POUVOIR À GAGNER

Les femmes et l'équité salariale

POUVOIR GAGNER

269 pages — 20,95\$

Textes issus du colloque organisé par le Y des femmes à Montréal, en mars 1989

sous la direction de Marie-Claire Dumas et Francine Mayer

les éditions du remue-ménage

GUÉRIN
littérature

GEORGES THINÈS

LE QUATUOR SILENCIEUX

GEORGES THINÈS
LE QUATUOR SILENCIEUX
NOUVELLES
GUÉRIN LITTÉRAIRE
L'ÂGE D'HOMME

Sur un ton léger et profond, un retour vers l'enfance où le réel et le fantastique se mêlent harmonieusement.

Pour Kundera, le roman et rien d'autre

L'IMMORTALITÉ
Milan Kundera
Paris, 1990, Gallimard
411 pages



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

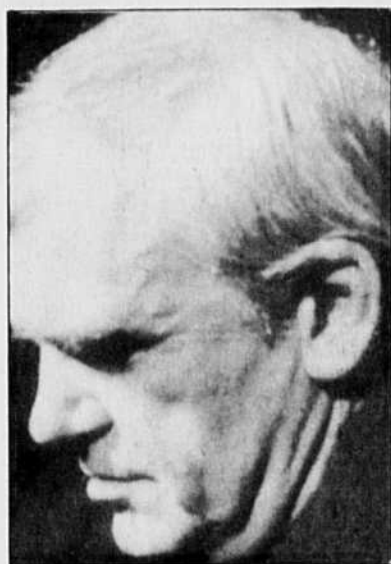
Dans son recueil *L'Art du roman* (1986), Milan Kundera reprenait, en septième partie, le discours qu'il avait prononcé, l'année précédente, en recevant le prix Jérusalem 1985.

« C'est en romancier que je le reçois, avait-il précisé, devant ses hôtes israéliens. Je souligne, romancier, je ne dis pas écrivain ». Cette distinction lui paraît tellement fondamentale que dans la notice biographique qu'il donnait à Jérôme Garcin, pour *Le Dictionnaire*, écrite à la troisième personne, il le reprend, en guise de conclusion : « Il se considère non pas comme écrivain mais comme romancier : car dans

tout ce qu'il fait, la seule chose qui lui importe est le roman, et rien que le roman. »

L'immortalité, et tant pis pour les lecteurs qui en douteraient, est donc un roman. Mieux : c'est un roman qui se compose sous nos yeux, de page en page, les personnages paraissant s'inventer pour donner à la fiction romanesque sa vraie réalité d'objet de pure littérature. Du geste charmant, allé, du salut gracieux d'une dame dans la soixantaine, qui quitte son maître nageur, à la porte d'un club de gymnastique, le narrateur, qui ne cache pas qu'il est Kundera lui-même, invente, presque séance tenante, Agnès, en précisant : « Jamais je n'ai connu de femme portant ce nom ».

On verra, de chapitre — le roman en renferme sept, le nombre magique du romancier — que cette Agnès a une soeur, prénommée Laura, un mari, Paul, une fille, Brigitte. Les deux soeurs ne s'aiment guère. Elles se sont même affrontées, à la mort du père, en Suisse. Elles seront néanmoins liées, presque sans désemparer, jusqu'à la mort d'Agnès, sur une route de campagne... Mais pourquoi tenter de résumer ce roman ? Et pourquoi ne pas plutôt louer la magistrale composition de *L'immortalité* ?



Milan Kundera

« On compte sur l'immortalité et on oublie de compter avec la mort », observe l'auteur, en retrouvant, avec dates précises et extraits de correspondance, la relation très ambiguë de Bettina Brentano, épouse d'Achim Von Arnim, et de Johann Wolfgang Von Goethe. Et, pour étayer, ou renforcer la notion d'immortalité, Kundera appelle à se rencontrer, par delà la mort, Goethe et Hemingway, non sans avoir cédé à la première de ses digressions, à propos du journaliste que fut aussi Ernest Hemingway. Qui ne

fut pas le plus marquant de ces derniers temps, affirme-t-il. Pas plus qu'Egon Erwin Kisch, ni Orwell, « qui a vécu toute une année avec les traîne-misère de Paris ». Non, la journaliste la plus « marquante », c'est Oriana Fallaci qui publia entre 1969 et 1972, dans le magazine italien *Europeo*, une série d'entretiens avec les hommes politiques les plus célèbres de son époque. Or l'on sait que « l'homme politique dépend du journaliste. Mais de qui dépendent les journalistes ? De ceux qui les paient, ce sont les agences de publicité qui achètent pour leurs annonces des espaces dans les journaux, ou des temps à la radio ».

On pourrait donc croire que Milan Kundera, qui vit en France depuis 1978, n'aime pas les journalistes, n'aime même pas vraiment la France, a fait le tour de ses idéologies, et invente un mot pour ceux qui les remplacent : les *imagologues*. Il ajoute même un onzième commandement à ceux du décalogue, et se moque vertement de ceux qui le gèrent, dans notre société d'images...

Mais sommes-nous vraiment dans un ouvrage romanesque ? Lire Kundera depuis *Le livre du rire et de l'oubli*, c'est déjà en être convaincus, peu importe que se poursuive, dans le plus savant découpage, une histoire comme

celle d'Agnès, de Laura, de Bernard Bertrand son mari, auquel on décernera le diplôme « d'âne intégral » ; que, chemin faisant, ou plutôt par chemins détournés on aborde, au moyens d'exemples tout à fait contemporains, les atteintes aux droits l'homme, la notion de modernité absolue, depuis Rimbaud, les victimes de la gloire, la voyance, le désir, souvent contrarié, du suicide ; que le romancier nous entraîne de l'*homo sentimental*, du hasard, avant d'arriver au plus éblouissant des chapitres, intitulé *Le cadran* : on continuera de lire *L'immortalité* sans aucun problème de compréhension. De la sexagénaire, saluant avec une fraîcheur de jeune fille, au bord de la piscine où l'auteur attend son ami, le professeur Avenarius, jusqu'à la septième et dernière partie, sous-titrée *La célébration*, qui nous ramène au professeur et au geste d'Agnès, à son désir de s'acheter « un brin de myosotis » qu'elle avait désiré tenir devant ses yeux « comme l'ultime trace, à peine visible, de la beauté », rien ne nous éloignera du morceau romanesque, traité comme une composition musicale, de celles que l'on peut retrouver sous l'étiquette « thème et variations ».

Quand Avenarius demande à l'auteur : « Qu'est-ce que tu est en train d'écrire, au juste ? » Ce dernier répond : « Ce n'est pas racontable ». — « Dommage, fait l'autre. — Pourquoi dommage ?, réplique celui qui écrit...

ce qui n'est pas racontable. « C'est une chance. De nos jours, on se jette sur tout ce qui a pu être écrit pour le transformer en film, en dramatique de télévision ou en bande dessinée. Puisque l'essentiel, dans un roman, est ce qu'on ne peut dire que par un roman, dans toute adaptation, ne reste que l'inessentiel ».

(Que penser alors de *L'Insoutenable légèreté de l'être*, que Kundera s'est quand même résigné à ce qu'on en fasse... une adaptation au cinéma ?)

« Le roman, dit encore l'ami du professeur Avenarius — personnage somme toute assez détestable, que Kundera noircit à plaisir — le roman ne doit pas ressembler à une course cycliste, mais à un banquet où l'on passe quantité de plats... Il ne faudra donc pas craindre de prendre place au festin que vous sert le romancier Milan Kundera. De hors-d'œuvre au dessert, il y a toute la gamme, et pour tous les goûts. Même les lecteurs d'Alexandre Dumas y trouveront leur compte, Alexandre Dumas qu'affectionne d'ailleurs Kundera. L'érudition du cuisinier est indéniable, mais elle ne devrait pas être trop lourde pour qui a lu, outre Dumas, Diderot.

Et puisque, ainsi que le professeur Jean Cocteau, « on ne dure que par la forme », il faut croire en... l'immortalité de ce Pragoïsl d'origine, français d'adoption, mais citoyen d'un monde où le roman sublime la réalité, dépasse les petites fictions habituelles.

Par qui le scandale vint

JE VOULAIS DES PANTALONS
Lara Cardella
Flammarion, Paris, 1989

ALBERT BRIE

L'une des recettes éprouvées du succès monstre en littérature, c'est le scandale.

Un scandale au levain médiatique. Que les auteurs et scribouilleurs se le tiennent pour dit : le scandale n'aura qu'un temps. Banalisé, il finira par faire plouf.

En attendant, le marche, court, vole, éclate comme la calomnie, grâce au marketing.

Lara Cardella et son roman *Je voulais des pantalons* méritaient mieux que de gagner aussi gros. Car le livre de la jeune Lara (elle a 19 ans) montre de belles qualités d'écrivain. Il est dru, simple, solide, bien enlevé et... court. De plus, il se raconte bien.

Annetta, l'héroïne de l'histoire, ne rêve pas, comme les autres adolescentes de son village sicilien, de rencontrer le prince charmant. Son seul idéal est de pouvoir un jour porter des pantalons. Or, le simple aveu de ce désir singulier et, semble-t-il, sans grande portée, prend des allures de révolution dans une région où les femmes sont vouées au silence et aux jupes à plis. Le roman commence sur un ton de candide légèreté et de folle insouciance, prend peu à peu les teintes sombres de l'absurde, lorsque le venin répandu par les langues de vipère atteint les faibles cervelles du village. Alors, l'innocence fait place à l'ironie, puis à la peur.

Curieux destin que celui de ce livre. Il pourrait faire l'objet d'un autre roman ou, si l'on préfère, d'un documentaire sur la société recluse et oubliée de Licata, petite ville du sud de la Sicile. L'affaire commence le jour où la Lara Cardella remporte la palme d'un concours littéraire organisé par la revue *Cento Cose*. Le géant de l'édition italienne, Mondadori, publie le manuscrit. Une semaine après la parution de son premier livre, la télévision milanaise invite la jeune lauréate à une émission de grande écoute.

La télévision, comme partout ailleurs, pourvoit à l'éducation et

à la culture des Licatiens. Ils entendent donc leur petite Lara affirmer que chez elle les hommes qui se rassemblent sur la grande place pour reluquer les filles se comportent « comme sur un marché à bestiaux ». Et d'ajouter que dans son patelin, il est mal vu, parce que trop suggestif, de lécher un cornet de crème glacée en public. C'en est trop. Les bons gens suffoquent. Ils lui réservent un baroud d'honneur à son retour dans sa ville natale. On l'accable d'injures, d'insanités et de menaces, si bien que la « putain » est obligée de se cloîtrer.

Le maire du patelin demande réparation. La télé lui consent un droit de réponse. C'est l'affrontement. Le premier citoyen de Licata ne fait pas le poids devant la dernière des dernières. Il démissionne peu après « pour des raisons qui n'ont rien à voir avec l'affaire Cardella ».

Des journalistes de tous les médias sont venus. Ils ont fait de la belle ouvrage. Six mois après sa parution, le tirage du roman atteignait les 250 000 exemplaires en Italie seulement, sans compter les traductions qui s'ensuivent, bien entendu.

Après deux mois de réclusion, la belle Lara a pu enfin sortir dans la rue sans être malmenée. La colère de ses concitoyens et concitoyennes s'est résorbée comme par miracle. Il est facile de le comprendre : la Cardella a mis Licata-l'oubliée « sur la carte ».

Le succès démesuré de ce bref roman, on le voit, repose sur les événements « clochemerlesques » qu'a déclenchés la télévision. L'ouvrage n'a pas cette ampleur dans le comique burlesque. C'est un récit grave, palpitant d'innocence enfantine et de violence adulte. L'auteur a situé l'action dans un village imaginaire de la Sicile où sévit, à l'extrême limite du vraisemblable, la terreur du quand-dira-t'on.

Lara Cardella fait preuve d'un talent authentique. Elle sait conter une histoire avec une grande économie de mots ; elle sait aussi camper des personnages sans se perdre dans des considérations psychologiques controuvées. Et quelle perspicacité dans l'analyse du pourquoi et du comment des commérages dans un village supposément endormi ! Ces qualités témoignent déjà de la maturité d'une romancière qui est à son premier essai et dont on peut attendre beaucoup, à condition qu'elle se débarrasse d'un surnom aussi ridicule qu'incon-

venant dont la grande presse l'a affublée : « la Salman Rushdie en minijupe ».

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui, le 10 février de 14h à 16h

LISE GAUVIN ET GASTON MIRON ÉCRIVAINS CONTEMPORAINS DU QUÉBEC Éditions Seghers

samedi 24 février de 14h à 16h

À l'occasion du 20e anniversaire du programme de littérature comparée de l'Université de Montréal

Lancement de la collection

L'UNIVERS DES DISCOURS

Éditions du Préambule seront présents parmi d'autres

MARC ANGENOT WLADIMIR KRYSINSKY WALTER MOSER REGINE ROBIN

samedi le 3 mars de 14h à 16h

Dr. PIERRE MEUNIER La chirurgie à l'Hotel-Dieu de Montréal au XIX siècle

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

Samedi le 10 mars de 14h à 16h

PIERRE MORENCY L'oeil américain

BORÉAL

Venez regarder avec nous APOSTROPHES le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30 362 jours par année

1120, av. Laurier ouest outremont, montréal tél.: 274-3669

DES LIVRES À DÉCOUVRIR...

Albert LEGAULT et Michel FORTMANN
Une diplomatie de l'espoir
Le Canada et le désarmement 1945-1988

La première histoire diplomatique des négociations internationales sur le désarmement et la contrôle des armements auxquelles le Canada a participé depuis 1945. Un ouvrage qui permet de mieux comprendre les buts, les méthodes et les stratégies ainsi que les dessous des politiques du Canada. 684 pages, 39 \$.



Génération et politique

sous la direction de Jean Crête et Pierre Favre

Chaque génération s'estime en droit de détenir, son tour venu, le pouvoir. Des politologues présentent dans ce volume huit études qui ont pour objet de vérifier ce phénomène au Canada, aux États-Unis, en France, en Grande-Bretagne et en Italie. Un livre qui permet d'appréhender les aspects les plus variés des effets des générations en matière politique. 312 pages, 34 \$.



De Mackenzie King à Pierre Trudeau

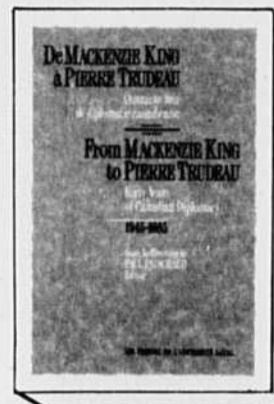
Quarante ans de diplomatie canadienne

From Mackenzie King to Pierre Trudeau

Forty years of Canadian Diplomacy, 1945-1985

sous la direction de Paul Painchaud

Par un groupe de politologues éminents, une analyse des diverses politiques étrangères du Canada depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale jusqu'à la fin du régime Trudeau. Textes en français et en anglais. 760 pages, 58 \$.



BON DE COMMANDE

Veillez m'envoyer le(s) ouvrage(s) suivant(s) :

_____ exemplaire(s) UNE DIPLOMATIE DE L'ESPOIR à 39 \$ chacun.
_____ exemplaire(s) GÉNÉRATIONS ET POLITIQUE à 34 \$ chacun.
_____ exemplaire(s) DE MACKENZIE KING À PIERRE TRUDEAU à 58 \$ chacun.

Date _____
 Paiement ci-joint (chèque ou mandat) _____ \$

MASTER CARD n° _____ VISA n° _____

Date d'expiration de ma carte de crédit _____ Tél. : _____

Signature _____

Nom (en majuscules) _____

Adresse _____

En vente chez votre libraire ou chez l'éditeur

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

Avenue de la médecine, Cité universitaire Sainte-Foy G1K 7P4 ☎ 418 656 5106



GUÉRIN
littérature

ÉDITEUR • IMPRIMEUR • LIBRAIRE

PIERRE GRIPARI

CONTES CUISTRES



Une critique ironique et sanglante de la société.

4501, rue Drolet, Montréal (Québec) H2T 2G2, ☎ (514) 842-3481

Distributeur exclusif: Québec livres, ☎ (514) 327-6900

COUP DE COEUR POUR LA LITTÉRATURE

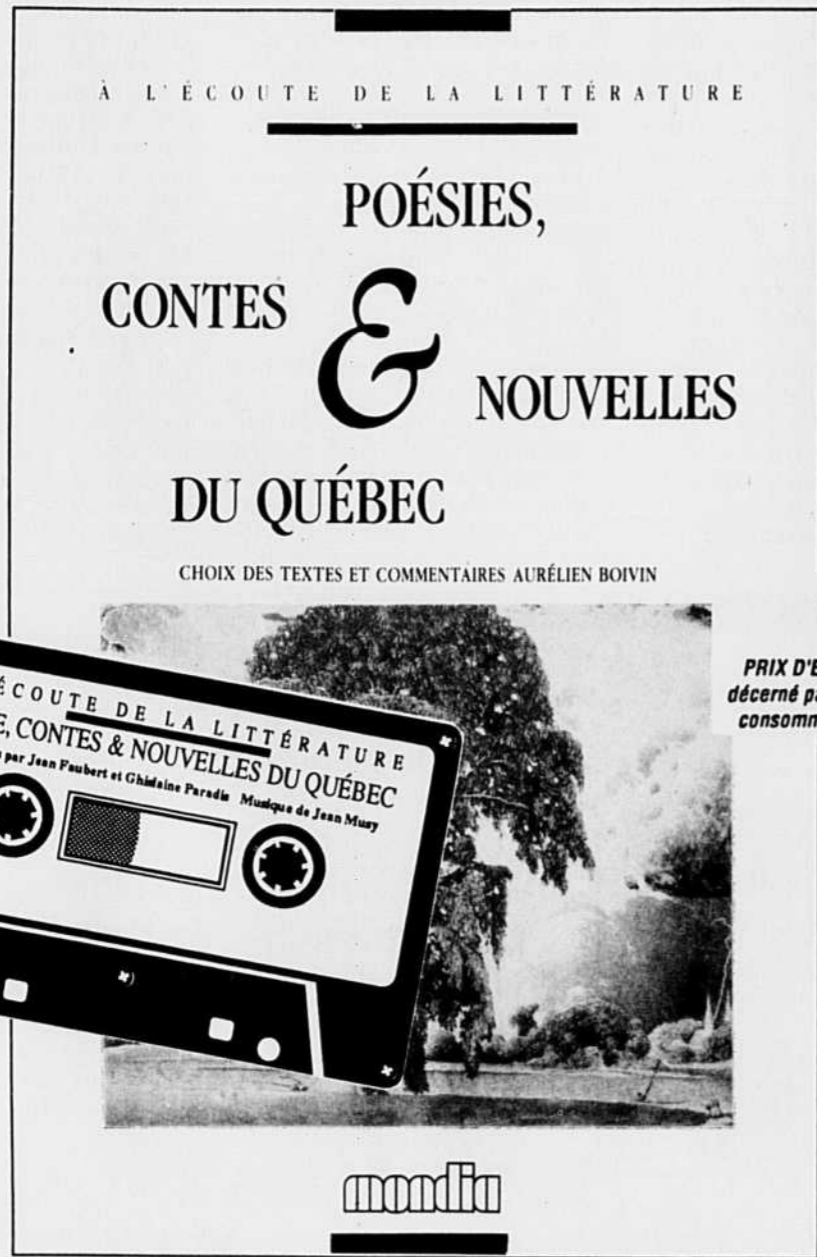
À L'ÉCOUTE DES PLUS BEAUX TEXTES
DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE



Interprétés par
Ghislaine Paradis
et Jean Faubert



Prix de l'Académie Charles-Cros 1988

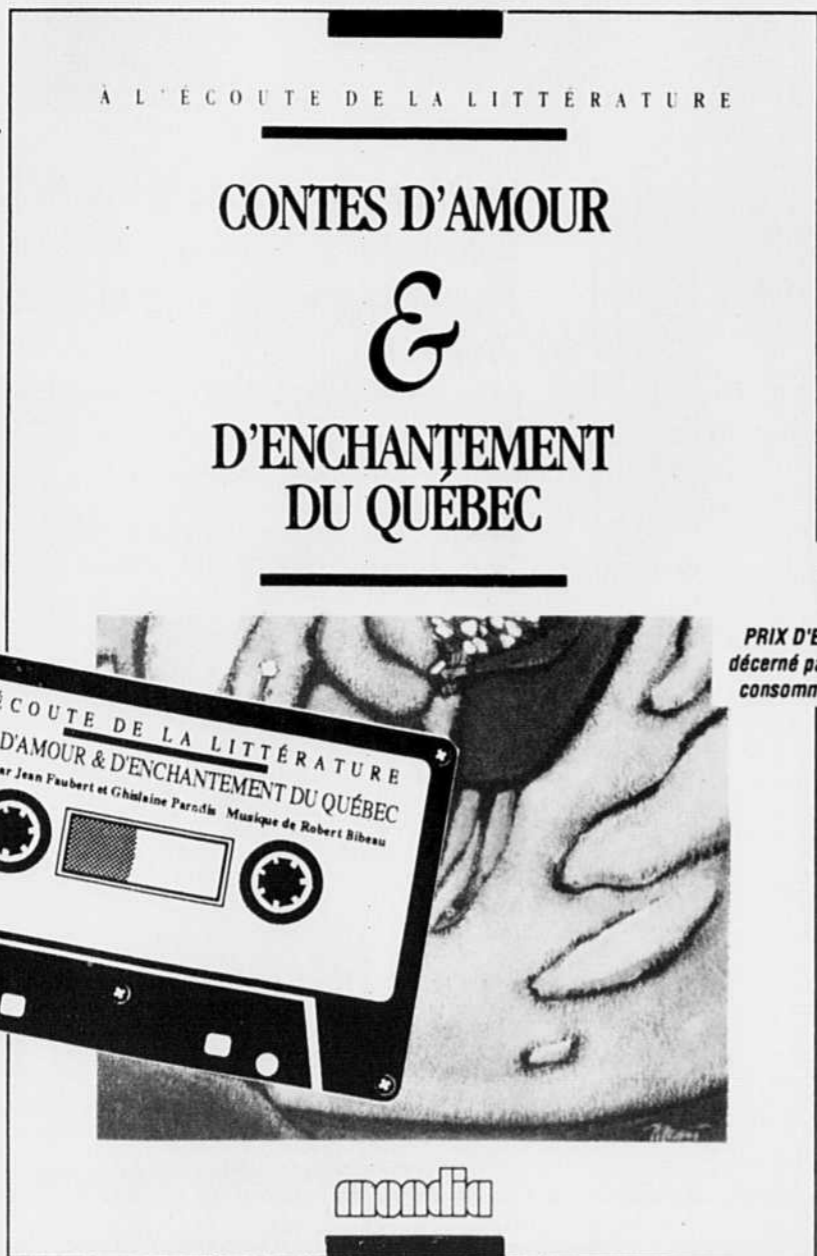


★
PRIX D'EXCELLENCE 1990
décerné par l'Association des
consommateurs du Québec

POÉSIES, CONTES ET NOUVELLES DU QUÉBEC

Choix des textes Aurélien Boivin — Musique de Jean Musy

120 minutes d'écoute
Un recueil de 120 pages



★
PRIX D'EXCELLENCE 1990
décerné par l'Association des
consommateurs du Québec

CONTES D'AMOUR ET D'ENCHANTEMENT DU QUÉBEC

Choix des textes André Vanasse — Musique de Robert Bibeau

190 minutes d'écoute incluant 10 chansons
interprétées par Ghislaine Paradis
Un recueil de 120 pages

39,95\$ chaque coffret

En vente chez votre libraire



1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6
(514) 667-9221

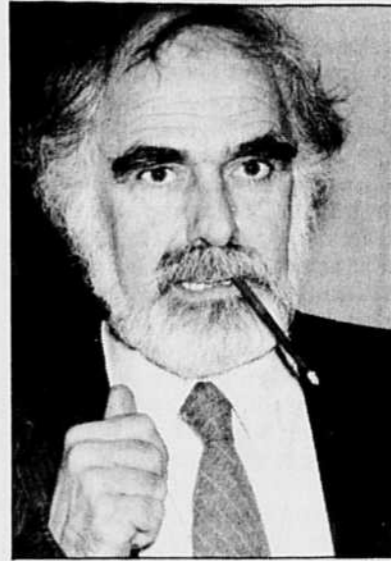
le plaisir des Livres

Claude Jasmin: une voix contre le débousolage de tous



Yves
DUBÉ

Les carnets



Claude Jasmin

Tous ces instants volés, ces instants croqués sur le vif par une caméra pointée vers l'objectif comme une baïonnette au combat,

n'auraient-ils comme résultat que de jouer le rôle intrinsèque de faire oublier les instants « truqués » d'une « quotidienneté » aussi affable que la mort. Il faudrait vivement reconnaître qu'ils nous ont été salutaires. Quant à l'artiste qui manie l'appareil... essayons d'établir ce que nous pouvons bien lui devoir! Mais ça ne sera pas facile.

Pour une deuxième fois en autant d'années, Claude Jasmin s'est livré au jeu périlleux de la vérité — photographiée sur le vif, décrite avec ou sans indulgence, selon les sources d'attendrissement, de révolte ou de joie, de colère ou de passion — de la vérité la plus nue pour tout dire et ne rien cacher. Mettrons-nous autant de nostalgie à regarder ces souvenirs que l'auteur a mis de ferveur à nous les offrir? Mais, pourquoi pas! À travers cette nostalgie, nous pourrions donc retrouver ses états d'âme si comparables aux nôtres, tellement bien évoqués que nous aurons l'impression d'en sortir un peu grands, mieux compris et surtout enfin consignés en un lieu où nous pourrions retourner quand bon nous semblera pour nous permettre de nous retrouver tels qu'en nous-mêmes. Qui a dit qu'on ne peut pas en même temps être et avoir été? Et pourtant, nous fûmes et nous redevenons, et cela est possible quand quelqu'un arrête le temps et qu'il nous soumet aux sortilèges les plus sacrés, ceux qui transpercent les réalités saisissables pour nous en révéler l'âme.

Il arrive quelquefois, au cinéma surtout, parce que le noir dans la salle peut nous donner l'illusion d'un isolement presque

clandestin, que nous regardions avec entêtement les images se succéder devant nos yeux — que nous gardons fixes — comme si nous voulions arrêter le temps, jouir d'une pause, oublier que la vie court hors de nous. Nous devenons alors le temps lui-même. Fixes. Nous jouons le rôle d'une image immuable. Nous fermons les yeux sur nous-mêmes. Rien ne change. Les images de l'écran deviennent faux-fuyants. Extérieures. Une douce complaisance nous envahit. Nous tuons l'instant d'après dans un présent extatique de bonheur ou de malheur selon les saisons. Nous savourons l'illusion ultime d'inscrire dans notre mémoire des durées d'émotion que nous pourrions donner plus tard en pâture à nos rêves les plus fous s'ils sont capables de nous étonner, les plus tenaces s'ils sont capables de nous effrayer.

Claude Jasmin, en nous racontant une longue histoire — car il faut bien reconnaître qu'il a hérité tout droit de la tradition des conteurs qui ont si bien su ravir l'âme québécoise — cherche à stopper la fuite vers le futur. Il ressemble au poète Pélouquin, hurlant dans cette murale inoubliable: « Vous êtes pas tannés de mourir, bande de caves? » Pour lui, devenu grand-père attentif, l'enfance (et surtout la petite enfance) semble une réserve inépuisable d'enseignement vers laquelle il faut sans cesse retourner si nous voulons saisir la sa-

veur de l'existence. L'enfance devient donc le temps immuable de notre immense désir de survie qui compte plus que toute autre chose. Survie personnelle et survie collective. Survie qui ne peut être que nationaliste, car qui est sans patrie est de nulle part et par conséquent n'existe pas.

Son livre ne se résume pas. Il n'apporte au lecteur que ce que ce dernier accepte de recevoir. La voix du conteur, il faut bien le reconnaître, est intarissable. S'il cherche quelquefois à écorcher l'entendement, c'est pour mieux s'assurer qu'il est écouté et qu'il est suivi dans les dédales de ses explications. Il se place au centre de la scène — et c'est un droit qu'il a acquis de haute lutte — et il exige, toutes lumières allumées sur lui, que nous le suivions partout, qu'il aille côté cour ou côté jardin, puisqu'il veut nous soumettre à l'éloquence d'une parole aussi totale que possible quand on décide de ne rien cacher, puisqu'il veut nous séduire et, je crois bien, nous éblouir. C'est évident. Claude Jasmin manifeste plus que jamais qu'il tient à nous éblouir. Il fait de l'esbroufe, un peu, beaucoup même parfois mais, tout à coup, avec un sourire plein de malice, de sous-entendus, de connivence, il nous ramène au centre du lieu, au cœur du spectacle, à l'essentiel de la narration. On se surprend alors à lui demander de continuer son inestimable confiance parce qu'on sait et qu'on comprend qu'en nous parlant de lui, il cherche à nous parler de nous. À nous éclairer surtout. Car, la lumière chez lui a la même prépondérance que celle qu'a l'enfance. Aussi, l'amour dont il traite — qu'il soit intime ou familial — demeure-t-il celui des matins ensoleillés, chaleureux, invitants, envoûtants, faits d'une matière aussi précieuse que rare.

De ce livre, j'ai noté beaucoup de passages à relire aux personnes que j'aime et j'ai retenu cette expression de la volonté de l'auteur d'être « une voix contre le débousolage de tous ». N'est-ce pas finalement ce qui nous manque le plus et ce dont nous avons le plus besoin?

POUR NE RIEN VOUS CACHER
Claude Jasmin Leméac, 1989.

Les Québécois associés à la modernisation de l'écriture du français

MARIE-ÉVA DE VILLERS

Une réforme française de l'orthographe ou une réforme de l'orthographe du français?

La nuance est importante. À l'automne dernier, nous écrivions dans *Le plaisir des mots* que ce débat ne concernait pas que les Français, qu'il nous intéressait également.

Bonne nouvelle: les Québécois participeront aux travaux du Conseil supérieur de la langue française sur la simplification orthographique. En effet, M. Claude Ryan vient d'être officiellement invité par le gouvernement français à déléguer un ou plusieurs spécialistes qui travailleront en collaboration avec les experts réunis pour la circonstance par M. Bernard Quéjada à la demande du Premier ministre de France.

Il était prévu que le Québec serait consulté en même temps que les autres pays francophones lors du dépôt du rapport de M. Michel Rocard au Haut Conseil de la Francophonie. Mais à cette étape, le Québec aurait-il eu la possibilité de revenir sur le contenu des propositions? Vraisemblablement il n'aurait été en mesure que d'approuver ou de rejeter l'ensemble du texte. Cette invitation arrive donc à point nommé; elle nous permet de faire valoir nos positions en temps utile, d'être partie prenante aux discussions.

Rappel des faits

■ Depuis plus d'un siècle, toutes les tentatives de simplification de l'écriture du français ont échoué. Pourtant de Rabelais jusqu'à Littré, notre écriture

s'est constamment modifiée pour s'adapter au langage.

■ Le 7 février 1989, dix linguistes éminents publiaient dans *Le Monde* un appel en faveur d'une modernisation de l'écriture du français.

■ Le 24 octobre 1989, le Premier ministre de France parlait du « nécessaire perfectionnement de la langue française » à l'occasion de la création du Conseil supérieur de la langue française. Il chargeait immédiatement cet organisme de formuler un avis sur une éventuelle simplification de l'orthographe en cinq points: l'usage des traits d'union, le pluriel des mots composés, l'usage des accents circonflexes, les anomalies orthographiques (doubles consonnes, mots étrangers...) et l'accord du participe passé des verbes pronominaux.

■ Un mois plus tard, l'Académie française réagit; comme on pouvait s'y attendre, elle est en désaccord. Greffier de l'usage de la langue, elle estime que « modifier par décret l'orthographe en allant dans le sens d'une simplification supposée, reviendrait à créer un idiome factice ». Pour elle, une orthographe simplifiée « ne ferait que substituer à des difficultés anciennes, sanctionnées par l'usage, une série de difficultés nouvelles, sanctionnées par l'arbitraire ».

■ Malgré cela, le Secrétaire perpétuel de l'Académie, M. Maurice Druon accepte la direction du comité des linguistes qui s'attaquent résolument à la tâche: avant tout, ils doivent se mettre d'accord, la concertation étant une condition essentielle au succès de la réforme.

À titre indicatif, soulignons que les Allemands ont procédé à une simplification de leur orthographe de 1900 à 1920, que les Russes ont fait de même en 1917. Également, l'Espagne et les pays d'Amérique du Sud ont revu l'é-

criture de l'espagnol; ensemble, le Portugal et le Brésil viennent de réformer l'orthographe du Portugais.

Comité français et comité québécois

Le comité français réunit notamment Mmes Josette Rey-Debove (Robert), Claude Kannas (Larousse), Cohen (Dictionnaire de l'Académie française), Nina Catches (Les délires de l'orthographe), MM. Jean-Pierre Collignon (Chef correcteur du Monde), André Martinet, Charles Muller (Université de Strasbourg), André Goose (Grevisse).

Sous la présidence de M. Pierre Martel, font partie du comité québécois formé par le Conseil de la langue française, Mme Arlette Niedoba, responsable des programmes de français du ministère de l'Éducation, MM. Michel Therrien, président de l'AQPF, Henri Laberge, conseiller à la CEQ, Gilles Gagné, professeur de didactique du français à l'Université de Montréal, Mmes Pierrette Vachon-L'Heureux (Office de la langue française), Rosita Harvey (Conseil de la langue française) et moi-même.

Le courrier du *Plaisir des mots* a révélé de profondes divergences à l'égard de la réforme: comme en France, approximativement 50% de nos correspondants y étaient farouchement opposés et 50%, tout à fait favorables. La question restait cependant théorique. Dans quelques semaines, nous serons en mesure de soumettre à nos lecteurs les propositions concrètes du groupe de travail.

Cette fois, il apparaît que le projet de modernisation de l'écriture du français doit être pris au sérieux: débordant l'univers des linguistes, il est devenu hautement politique.